

SB-Livres !

Mensuel
n°19 / 15 septembre 2008

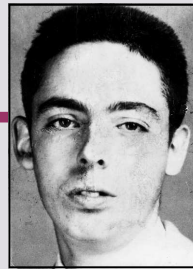
A close-up portrait of a man with dark hair and a light beard, wearing a dark suit jacket over a light blue striped shirt. He is holding a pair of dark sunglasses on his forehead with his right hand. The background is slightly blurred, showing what appears to be an outdoor setting with a dark post.

Régis JAUFFRET

**Frédéric ANDRAU / Christine ANGOT / Poppy Z. BRITE /
Sylvie GERMAIN / Ma JIAN / Cyril MASSAROTTO / Nick McDONNELL /
Amélie NOTHOMB / Thomas PYNCHON / Amanda STHERS / Karine TUIL**

Sommaire– n°19 / 15 septembre 2008

L'événement: Régis JAUFFRET - « Lacrimosa »	4
Les romans:	
Christine ANGOT - « Le marché des amants », Catherine MILLET - « Jour de souffrance »	6
Amanda SHERS- « Keith me »	8
Amélie NOTHOMB - « Le fait du prince », Cyril MASSAROTTO - « Dieu est un pote à moi »	9
Karine TUIL - « La domination », Sylvie GERMAIN - « L'inaperçu »	11
L'ailleurs:	
Thomas PYNCHON - « Contre-jour », Nick McDONNELL - « Guerre à Harvard »	13
Poppy Z. BRITE - « Alcool »	15
Le coup de cœur: Ma JIAN - « Beijing coma »	16

**Pour mémoire**

Dans *SB-Livres!* n°17
(15 juin 2008):

-l'événement: Sebastian Faulks
-les romans: L. Pille, T. Benacquista, N. Huston, J.-C. Perrier, J. Rouaud
-l'ailleurs: P. Aspe, M. Hayder, Pulsatilla, J. Cheever, A. Proulx
-les lettres du monde
-le coup de cœur: A. Dawesar



**Exceptionnellement,
prochain rendez-vous avec
SB-Livres! Le magazine,
le 15 novembre 2008**

C'est écrit...

« Je travaillais comme coursier dans une société qui livrait des pizzas en trente minutes. Enfin, vous savez bien quoi: la pizza en trente minutes. La légende disait que si vous arriviez une minute plus tard, la pizza était offerte. Mais en fait, vous aviez juste droit à un bon de réduction sur une prochaine pizza ou une glace gratuite ou je sais pas quoi.

Bref. J'avais pris ce boulot parce qu'il était facile à prendre.»

Samuel Benchetrit. « Chroniques de l'asphalte. 2/5 » (Julliard, page 61)

« Richard Brinsley est mort profondément endetté.

Mais se vit accorder un enterrement spectaculaire à l'abbaye de Westminster.

Molière est mort d'une rupture de vaisseau lors d'une crise de toux tuberculeuse convulsive en s'étranglant avec son propre sang. »

David Markson. « Arrêter d'écrire » (Le Cherche Midi, page 99)

Crédits photos: Catherine Hélie (p.1, 4, 5). Nan Golding (p.6). Arnaud Février (p.6). Alexandre Isard (p.8). Jean-Baptiste Mondino (p. 9). B. Levy / Photo 12 (p. 10). Rudy Waks (p.11). Tadeusz Kluba (p.12). D.R. (p.13). S. Biscioni (p.15). Philippe Matsas / Opale (p. 16).



Régis JAUFFRET : « *Lacrimosa* »

Avec Lacrimosa, un échange épistolaire entre un vivant, l'écrivain, et une morte, l'amoureuse pendue, Régis Jauffret signe l'un des meilleurs livres de cette rentrée. On lui promet déjà le prochain Goncourt...

D'abord, un aveu : « Dans un livre, il y a un chemin, une évolution de soi durant son écriture, et c'est ce qui vous permet d'accéder au suivant... Ecrire, comme toute activité humaine, c'est se transformer ». Ensuite, on glisse vers *Lacrimosa*, le quinzième et nouveau livre (roman ?) de Régis Jauffret. L'an dernier, on avait passé un joli moment en sa compagnie, avec *Microfictions* - un livre bien épais pour cinq cents histoires. Et là, en cette rentrée littéraire été-automne 2008, il revient. Evidemment, sur un terrain où ne l'attendait pas vraiment. Et c'est une spécialité de Jauffret : surgir ailleurs

que du prévisible, de l'envisageable, de l'attendu...

Alors donc, *Lacrimosa*... On ne tardera pas à le dire, à l'écrire : ce livre est à classer immédiatement parmi les cinq meilleures publications romanesques francophones de cette année- et l'on se demande comment Jauffret ne sera pas récompensé d'un prix (il fait déjà figure de grandissime favori pour le Goncourt)... Ainsi, voilà un livre qui brille par sa forme. On est là avec un écrivain attentif aux mots, aux phrases- un écrivain qui dit : « Quand écrire est difficile,

Suite page 6 .../...

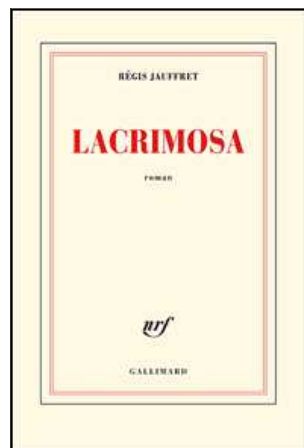
L'ÉVÉNEMENT

.../... Suite de la page 5

j'ai une botte secrète : je m'applique »... Eh ! oui, on est bien loin de ces pseudo-stars de l'autofiction qui se complaisent à raconter les marchés sur lesquels, six mois plus tôt, elles cherchaient (et trouvaient...) des amants. Jauffret, lui, ne donne pas dans la soit disant real lit, cette littérature du réel- comme il y a une télé-réalité, même s'il reconnaît dans un entretien accordé à l'hebdomadaire *Les Inrockuptibles* : « C'est, de toute ma vie, le livre qui m'a été le plus difficile à écrire. Pour la première fois, j'ai cru que je n'y arriverai pas. Ce livre m'a posé beaucoup de problèmes personnels d'un point de vue éthique, et par là même esthétique, parce que j'avais toujours vilipendé le roman autobiographique : cette façon de mettre en scène des gens existants m'a toujours paru délicate. Je me suis posé ce genre de problème-là à tel point que j'avais eu l'idée au départ de le publier sous un pseudonyme, mais ça aurait été d'autant plus grotesque qu'on peut me reconnaître dans le livre. Bref, en écrivant, j'étais extrêmement tenu par la volonté de ne mettre en cause personne. Cela aurait été facile de trouver des responsables à un suicide... » Et c'est là que Jauffret, qui ne donne pas dans la « pipolisation », est très fort. Il a trouvé la manière de conter son histoire, d'en faire une œuvre littéraire- et non pas un plat rapport de gendarmerie avec consignation désincarnée du moindre fait et geste.

Et pourtant, n'importe quel autre que Jauffret se serait pitoyablement planté au final. Parce que dans *Lacrimosa*, tout y est pour aller à la catastrophe littéraire. Un écrivain de 50 ans, tellement sûr de lui, furieusement imbu de sa petite personne. Une jeune fille de 34 ans qui s'est suicidée par pendaison- une jeune fille aimée. Les autres, d'habitude chez Jauffret, sortent de l'imaginaire- là, ils arrivent du réel. Mais, en grand écrivain (peut-être même le plus important de France, ces temps-ci), il a vite compris que la réalité, aucune fiction ne pourra la restituer au plus près, avec toute sa force et son incandescence. L'auteur trouve la forme littéraire la plus appropriée : la correspondance entre un vivant, l'écri-

Jauffret: « C'est, de toute ma vie, le livre qui m'a été le plus difficile à écrire »



>A lire :
Lacrimosa,
de Régis Jauffret.
Gallimard, 226 pages, 16,50 €.

vain, et une morte, l'amoureuse pendue. A travers cet échange épistolaire au-delà de la vie et de la mort, on suit les traces d'une femme délicatement aimée, d'un écrivain qui se remet en cause. Des passages fusent ; exemples : elle : « Tu mens trop », « tu as pollué ta prose »... Œuvre à deux voix, *Lacrimosa* est rempli de fulgurances et d'écorchures- toujours avec ce style propre à Jauffret, classique et moderne, sobre et foisonnant, triste et enjoué, maîtrisé et débridé. Quelques phrases se gravent inévitablement dans la mémoire du lecteur : « La vie ne vous avait pas tannée, elle vous avait brûlée comme un coup de soleil. Il y a des peaux trop claires que la moindre réverbération grille comme les rayons du cobalt », « Malgré ma peur d'aimer, je me souviens à présent qu'il m'est arrivé de vous aimer », « Surtout, ne souffre plus ! La souffrance est abjecte, la souffrance ne vaut rien. Regarde dans quel pétrin elle m'a fichue, quel cercueil, quelle bière »... On ne dira jamais assez, on n'écrira jamais assez combien *Lacrimosa* est magnifique. A lire et à consommer sans la moindre modération !

©Serge Bressan

Dans la presse

Le Magazine littéraire - Paris (1er septembre 2008) : La réussite du livre de Régis Jauffret vient aussi de là : la moquerie incessante et la distance affichée, loin d'anéantir l'hommage rendu, lui donnent un extraordinaire éclat (...)

Le Temps - Lausanne (30 août 2008) : Avec *Lacrimosa*, Régis Jauffret se livre à un exercice classique d'écriture pour une chère disparue. Il bouleverse cependant le code et s'invente une tombe littéraire et épistolaire où il s'enterre lui-même. Rarement tendre, parfois complaisant, mais toujours burlesque.

La République des livres - Internet (29 août 2008) : Jauffret s'inspecte sans se ménager. Son coeur mis à nu. En creux, on y lira aussi l'introspection d'un écrivain (...).

Le Nouvel Observateur - Paris (28 août 2008) : Une jeune femme qu'il a aimée s'est suicidée. Régis Jauffret la pleure et lui prête sa plume. Un dialogue épistolaire féroce pour un grand roman.

Christine ANGOT :
« Le marché des amants »



Catherine MILLET :
« Jour de souffrance »

*Secrets de femmes...
Avec Le marché des amants
et Jour de souffrance, Christine Angot
et Catherine Millet ont écrit
deux romans sous le signe de l'autofiction.
L'un est réussi, l'autre pas...*



Suite page 8.../...

LES ROMANS

.../... Suite de la page 7

Est-ce la tendance lourde de cette rentrée littéraire été-automne 2008 ? ou rien d'autre que les hasards du calendrier des parutions ? N'empêche ! en cette fin août, est arrivée dans les librairies une majorité de romans écrits par des femmes. Et si l'on sait déjà que *Le fait du prince* d'Amélie Nothomb va caracolier en tête des listes des meilleures ventes, eux autres romans « féminins » sont promis à un bel et grand intérêt : *Le marché des amants* de Christine Angot et *Jour de souffrance* de Catherine Millet. Deux romans attendus, tout entier centrés sur le « je ». Parce que ces deux auteures sont, en Francophonie, parmi les plus pertinentes dans ce genre à part entière qu'est l'autofiction.

Certes, la seconde propose sa littérature intime au compte-gouttes (son premier et précédent roman : *La vie sexuelle de*

Catherine M. est paru en 2001) mais la première nous a habitués à une livraison écrite et régulière de ses moindres faits et gestes (surtout, sexuels). Et après avoir lu ces deux textes, le constat est enthousiaste pour l'un, ravageur pour l'autre.

Un temps, quand il y avait dans les mots de Christine Angot de la furie, de la folie, du désespoir...

Donc, *Le marché des amants*... On avait quitté Christine Angot avec un acteur de théâtre et un banquier, on la retrouve avec un rappeur, un rédacteur en chef culture d'un magazine parisien et enfin un ami dudit rappeur. Bon, jusque-là, ça va... d'autant que, comme à chaque fois, on s'est promis qu'on ne se ferait pas reprendre au « piège Angot », qu'on ne succomberait pas à l'« angofolie » mais on se surprend à lire les mots de la diva de l'autofiction « à la française ». Il y a encore et toujours ce phénomène unique

entre attirance et répulsion. Et une fois encore avec ce *Marché des amants*, on pressent que l'auteure en joue. Elle qui nous dit et répète à longueur de passages télé que la littérature est une affaire de vie, de survie pour elle, elle qui étale ses petits gestes et grands actes diurnes et nocturnes paraît même s'amuser de ce sentiment étrange qu'elle déclenche chez son lecteur.

Et puis, de temps à autre, on entend de doctes éminences nous asséner que Christine Angot est, à coup sûr, ce qui se fait de mieux aujourd'hui dans les lettres françaises. On a pu le croire, un temps, quand il y avait dans ses mots, dans ses écrits de la furie, de la folie, du désespoir mais là, avec *Le marché aux amants*, le doute est fort : bien sûr que la matière romanesque est présente, bien sûr que l'auteure a l'art de se mettre dans des situations de vie qui enferment tout ce qui convient à l'écriture d'une

Suite page 9 .../...

Frédéric ANDRAU : « Quelques jours avec Christine A. »

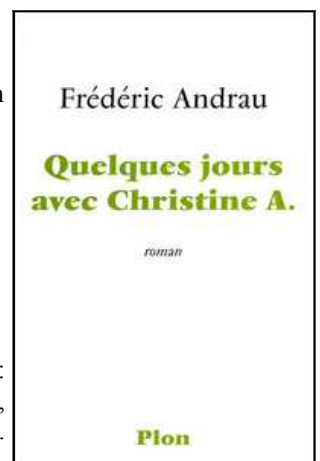
Dans son roman, Frédéric Andrau imagine emmener Christine Angot en voyage pour approcher au plus près un personnage réputé insaisissable

Aucun doute, à présent. Pour approcher au plus près ce personnage aussi insaisissable que fuyant qu'est Christine Angot, rien de mieux que la lecture de *Quelques jours avec Christine A.*, le deuxième (et très réussi) roman de Frédéric Andrau. Avec la gracilité de l'écrivain inspiré par son sujet, l'auteur nous offre un voyage de quelques jours avec la diva de l'autofiction « à la française ». Ça commence, bien évidemment, sur les plateaux télé et dans les cafés de Saint-Germain-des-Près là où, hier, se (dé)faisait la littérature française. Et avec un plaisir contagieux, Andrau glisse une citation pêchée dans *Vu du ciel*, un des livres de Christine Angot : « Christine est un sujet parfait, pas trop simple, quelques jolis malheurs, l'ami, un ensemble agréable, la campagne en été, des livres avec de belles couvertures »... Andrau, encore : « Je n'ai aucune admiration pour votre écriture mais je ne peux m'empêcher de me précipiter sur vos livres dès qu'ils paraissent. Je n'en rate aucun. Je vous regarde, vous tripote, vous retourne dans tous les sens, je vous achète, je vous fourre au fond d'un sac (...) je finis toujours par vous lire. Chaque fois, je passe davantage de temps à me demander pourquoi je vous lis qu'à vous lire vraiment. C'est incompréhensible ». Alors, pour percer ce mystère, l'auteur se rend à une foire littéraire, s'approche de Christine A., lui propose de la ramener en

voiture à Paris... C'est parti pour *Quelques jours avec Christine A.* - voyage durant lequel le narrateur va la titiller, la bousculer, lui balancer des piques genre : « Plus vous êtes désagréable, plus vous faites de l'audience », « Vous n'écrivez pas très bien », « Vous n'aimez personne, surtout pas les autres auteurs »... Au fil des heures dans ce lieu clos qu'est la voiture ou la chambre d'hôtel, se révèle alors une autre Christine A., presque humaine, quasi bouleversante. Et Andrau, d'arriver à cette conclusion en forme d'interrogation : « Et si, finalement, tout ce qu'écrit Christine Angot n'était non pas ce qu'elle vit mais ce qu'elle voudrait vivre ? »

©S.B.

>A lire :
Quelques jours avec Christine A.,
de Frédéric Andrau.
Plon, 184 pages, 20 €.



LES ROMANS

.../... Suite de la page 8

œuvre... mais cette fois, avec ce livre qui nous conte dans ses moindres détails sa passion amoureuse avec Bruno, connu dans le monde du showbiz sous le nom du rappeur Doc Gynéco, son attitude pour Marc et, au final, les jours et les nuits passés avec Charly- le meilleur ami de Bruno, avec tout ça Christine Angot s'est empêtrée. Elle n'a pas insufflé la moindre flamme dans ce roman-elle qui nous avait habitués à des textes emplis de mots secs, grattés au plus près de l'os, elle nous offre là qu'un plat compte-rendu de gendarmerie.

A l'opposé, on trouve *Jour de souffrance*, le deuxième roman de Catherine Millet- cette femme qui avait affolé le marché en vendant plus de 2 millions d'exemplaires de *La vie amoureuse de Catherine M.*, un livre traduit depuis lors dans plus de quarante pays. Oui, on est encore et toujours dans l'autofiction, dans la littérature du moi, dans l'ancrage du « je » mais à trois cent milles lieues de la « lecture paillettes » version Christine Angot. Là, chez Millet, dans une langue française d'une élégance rare et intense, on décortique la jalousie, ces jours de souffrance- pendants directs de *La vie sexuelle de Catherine M.* L'auteur a même expliqué qu'en fait, *Jour de souffrance* traite de la même histoire que *La vie sexuelle...* mais d'une manière différente, et que c'est bien cela qui l'a intéressée lors de la rédaction. Et de préciser : « Un geste ou un mot ne détermine pas inéluctablement le geste ou le mot qui suit, mais place au contraire son auteur devant un nouveau choix »... Là, elle va encore plus loin dans l'intime alors que son texte est moins « hard » que le premier. Catherine Millet, comme personne, sait décrire cette jalousie qu'elle a ressentie à l'égard de l'homme avec qui elle vit depuis si longtemps. Vécue par Catherine Millet, ça respire la pathologie, ça mène jusqu'à l'évanouissement, le voyeurisme, la masturbation... bref, en version Millet, la jalousie, c'est l'enfer. Et c'est ainsi que *Jour de souffrance* demeurera un des grands livres de cette année 2008...

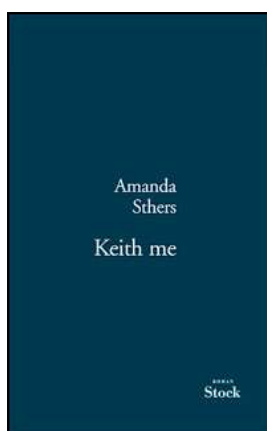
©Serge Bressan



>A lire : *Le marché des amants*, de Christine Angot. Seuil, 326 pages, 19,90 €.



>A lire : *Jour de souffrance*, de Catherine Millet. Flammarion, 280 pages, 20 €.



>A lire : *Keith me*, d'Amanda Sthers. Stock, 146 pages, 14,50 €.

Amanda SHERS : « Keith me »

Avec Keith Me, tout empli des Rolling Stones, Amanda Sthers a écrit un roman fort et très rock



En panne d'imagination sûrement, en cette rentrée littéraire été-automne 2008, certains n'ont pu s'empêcher de tricoter des papiers sur Amanda Sthers, 31 ans, mère de deux enfants et ex-femme d'un des chanteurs francophones parmi les plus populaires. Cette vie de couple, pendant quelques années, a-t-elle donné du talent à l'auteur- dont le nouveau roman, *Keith me*, figure, selon *Le Figaro*, parmi les trente à lire absolument ces temps-ci. Déjà, on remarquera la pertinence du titre qu'on peut lire à deux niveaux : « Moi Keith », ou encore phonétiquement « Embrasse-moi ». Et c'est là que réside la force de ce livre. Il est tout baigné, tout empli des Rolling Stones ; il flotte comme une biographie de Keith Richards, le guitariste éternel des Pierres qui Roulent ; il est enveloppé d'une autobiographie amoureuse d'Amanda Sthers...

Dès lors, on le comprend, *Keith me* dérange. Déroute. Les tenants de la vérité rock'n'roll ont craché dans leur Bible, une revue mensuelle au tirage quasi confidentiel, leur colère. Quoi, qu'est-ce que cette Amanda Sthers vient gambader sur nos plate-bandes ? Et pourquoi pas ! Oui, l'auteur a prévenu d'entrée : « Dans ma vie de Keith Richards, tout est vrai mais rien n'est exact ». C'est bien là le droit ultime (et essentiel) de l'écrivain : de la réalité, faire une chair qu'il malaxe, pétrit à l'envi. Et là, avec sa narratrice Andrea Stein, Amanda Sthers se glisse dans la peau d'une jeune fille qui se prend pour Keith Richards qui va murmurer « Keith me » à Mick Jagger ; qui se souvient d'une « nana » que Mick a « sautée » s'est suicidée ; qui raconte comment il a « sniffé » les cendres de son père... « Keith. Keith. Keith Richards. Oui, je suis ce visage étouffé de rides, criblé des chemins qu'il n'a pas choisis, des vies qu'il a prises dans le ventre. Oui, je suis cet homme comme je suis les femmes qu'il a aimées »- tout au long des paragraphes et des chapitres, le style est survolté, enflammé. Dans les pages de *Keith me*, tout habité d'une écriture de l'urgence, il y a du *Jumpin' Jack Flash* ou encore de la sympathie pour le diable...

©S.B.

Amélie NOTHOMB : « Le fait du prince »

Avec Le fait du prince et comme chaque année, Amélie Nothomb est au rendez-vous de la rentrée littéraire. Et naturellement, elle a immédiatement figuré en tête des listes des meilleures ventes !



Comme un rendez-vous immuable. Chaque fin août, depuis quelques années, elle se glisse dans les rayons des librairies et même en tête de gondoles des super- et hypermarchés (rayon « Culture » quand même !). Chacun de ses livres figure illico dans la liste des best-sellers, et s'y installe pour plusieurs semaines, voire plusieurs mois. Son éditeur parisien la chouchoute- lui ayant même octroyé un bureau permanent dans ses locaux du 14ème arrondissement, entre la Tour Montparnasse et le café sélect de La Closerie des Lilas...

Donc, cette année encore, Amélie Nothomb est au rendez-vous. Avec un dix-septième livre : *Le fait du prince*. C'est encore et toujours « du Nothomb » pur jus, mais en mieux ! L'an passé, on disait déjà la même chose pour *Ni d'Eve ni d'Adam*- pareil en 2006 pour *Journal d'Hirondelle*... Chez les libraires, on a pris ses dispositions. On sait déjà, avant

même sa sortie, que ce *Fait du prince* sera une des plus belles ventes de la saison- on a annoncé un premier tirage de l'ordre de 250 000 exemplaires. Comme chaque année, l'auteure a remis à son éditeur son manuscrit au printemps dernier- un manuscrit qu'elle a choisi parmi les trois, quatre qu'elle a toujours d'avance. « Je choisis à l'inspiration du moment. Et certains de mes manuscrits ne seront ainsi jamais publiés », confie-t-elle.

Encore et toujours, celle que sa biographe Laureline Amanieux a surnommée « l'éternelle affamée », écrit ses textes sur des cahiers d'écolier avec un stylo bille, lovée ans un canapé de son appartement bruxellois tout en consommant des litres de thé.

Début du *Fait du prince* : une réception, une soirée et Baptiste Bordave, 39 ans, vie ordinaire et sans éclats, qui se fait

« alpaguer » par un convive qui lui suggère donc la meilleure façon de s'en sortir si une personne vient à mourir chez lui. L'usurpation d'identité ! Chapitre suivant : un homme sonne au domicile de Baptiste en pleine nuit (4 heures du matin !). Et va mourir d'un malaise cardiaque chez ledit Baptiste. Lequel a retenu les conseils du convive de la veille. Donc, Baptiste devient se glisse dans la vie, l'identité et la villa à Versailles d'Olaf Sildur. Il y est accueilli par une créature de rêve sans prénom (il décide qu'elle se prénomme Sigrïd, ça fait suédois, pense-t-il) et qui n'est pas surprise de le voir là- persuadée qu'il est un collègue de son mari.

Et Baptiste- Olaf va se la couler douce. En compagnie de Sigrïd (absolument pas Suédoise, mais ex-junkie de Bobigny récupérée dans la rue par charité par Olaf, le vrai). Elle, c'est une sacrée

Suite page 9 .../...

LES ROMANS

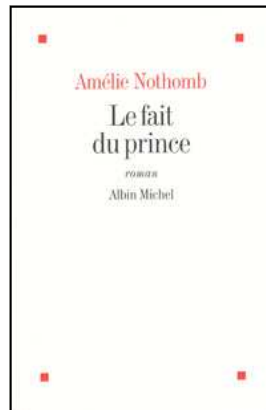
.../... Suite de la page 8

cliente. Oisive au possible dans la villa, et furieusement accro à la bouteille de champagne. Mieux : dans la villa, y a été aménagée une cave avec piscine de 30 centimètres de profondeur où sont stockées, parmi des glaçons, des centaines de bouteilles de champ'- millésimé, ça va de soi !

Dans *Le fait du prince*, dans ce monde de richesse, d'ivresse et de beauté, Baptiste- Olaf va s'habituer rapidement à sa position. On admet qu'il s'interroge : mais qui était donc ce richissime Olaf ? Agent secret ? Membre d'un gang ? Sigrid n'était au courant d'aucune des activités de son mari. « ...elle s'excusait d'être chez elle. Cela me gênait. C'était moi qui devais la déranger, non le contraire. L'hospitalité poussée à ce point ne cessait de m'étonner », glisse le héros. Plus loin, commentaire de Sigrid : « Votre métier n'est pas enviable. Des secrets, nous en avons tous. Mais nous, au moins, nous en sommes les maîtres. C'est nous qui choisissons ce qu'il faut taire ». Encore : « Il y a un instant, entre la quinzième et la seizième gorgée de champagne, où tout homme est un aristocrate. Ce moment échappe au genre humain pour un motif médiocre : les êtres sont si pressés d'atteindre le comble de l'ivresse qu'ils noient ce stade fragile où il leur est donné de mériter la noblesse ».

Un courrier (anonyme ?) alerte Sigrid sur Baptiste l'usurpateur d'identité, l'imposteur au carré. Elle apprend alors que son mari Olaf est mort- elle a peine à croire que Bordave lui dit la vérité, mais tous deux filent dans le Nord pour échapper à deux barbouzes délégués pour dézinguer l'usurpateur (pour de vrai ? ou est-ce seulement l'expression de la paranoïa ?). Après avoir vidé le coffre de la banque, Baptiste et Sigrid arrivent en Suède. Il va ouvrir une galerie dédiée à l'art contemporain. « Les mensonges ont de curieux pouvoirs : celui qui les a inventés leur obéit... » Stupeur et tremblement à la façon Amélie Nothomb...

©Serge Bressan



>A lire :
Le fait du prince,
d'Amélie
Nothomb.
Albin Michel,
182 pages, 15,90 €.

>A lire :
Dieu est un pote à moi,
de Cyril
Massarotto.
XO Editions,
236 pages, 16,90 €.



Cyril MASSAROTTO : « Dieu est un pote à moi »

Un premier roman. Une réussite complète



Et voici un premier coup de cœur pour cette rentrée littéraire été-automne 2008 ! Evidemment, comment ne pas être accroché par le titre du premier roman de Cyril Massarotto, jeune homme de 33 ans : *Dieu est un pote à moi*. Certains y verront là la main (malfaisante) des marchands qui ne considèrent pas plus le livre que le yaourt ou la lessive- produits juste bons pour les têtes de gondole dans les super et hypermarchés... Mais, cette fois, on chasse les mauvaises pensées- le livre de Cyril Massarotto est arrivé chez l'éditeur par la poste. Et cet auteur n'est pas un écrivain professionnel, pas un membre du sérail ou autre club. Non, dans le coin de Perpignan (sud de la France, en bord de Méditerranée), Massarotto est instituteur-directeur d'une école maternelle et on peut même le croiser sur scène puisqu'il est le guitariste, parolier, compositeur et choriste du trio Saint-Louis (sur son CV, la première partie d'un concert d'Olivia Ruiz !)..

Avant même l'écriture de ce roman, il y eut donc le titre. *Dieu est un pote à moi*- Massarotto explique que cette phrase résonnait dans sa tête un jour qu'il surfait sur le Net. Et là, il a eu la certitude de tenir son sujet. Donc, c'est parti. Point de départ : un jeune type de 30 ans- à défaut de mieux, il bosse dans un sex-shop. Son meilleur ami ? Dieu. « C'est... Dieu : fascinant, omniscient, préoccupé par les hommes, attentif mais doté d'un sens du comique parfois surprenant ». Et il va rencontrer Alice- la femme de sa vie. « Etudiant en psycho, qui me fait chavirer dès qu'elle lève les yeux sur moi. L'amour avec Alice, c'est tellement rare... qu'on ne s'en remet jamais » Il y aura aussi son fils Léo, à naître un peu plus tard. Mais la vie qui va est souvent cruelle- notre jeune type va en faire les frais, au prix le plus fort. Et Dieu dans tout ça ? Dieu, mon pote à moi, qu'a-t-il fait ? Avec *Dieu est mon pote à moi*, Cyril Massarotto s'impose d'entrée comme un excellent écrivain populaire- capable de balader son lecteur d'humour en émotion, en passant par légèreté, profondeur et réflexion...

©S.B.

Karine TUIL : « La domination »



*Avec La domination,
Karine Tuil prouve
une fois encore
qu'elle est bien
un écrivain de haut vol*

Prenons la première phrase : « Son imprévisibilité d'abord, et l'angoisse qu'elle générerait chez ses interlocuteurs ». Là, de suite, on sait qu'on va cheminer durant plus de deux cents pages avec un écrivain de haut vol. Et quand on aura quitté *La domination*, on se rappellera pourquoi depuis une petite dizaine d'années, on suit Karine Tuil avec la plus grande attention, pourquoi on porte de l'intérêt à son travail. Tout simplement parce qu'elle est une virtuose de l'écriture. Attention ! l'auteure de *Pour le pire*, *Tout sur mon frère* ou encore *Douce France* ne succombe jamais aux paillettes et encore moins au strass. Elle fait plutôt dans la haute voltige. Là, dans ce domaine, elle est vrai-

Suite page 13 .../...

LES ROMANS

.../... Suite de la page 12

ment une virtuose. Et en cette rentrée littéraire, elle a placé la barre encore plus haute- bien au-delà d'un record du monde ou olympique ! La domination est un petit chef-d'œuvre de construction littéraire, avec récits enchâssés, mises en abyme, pistes brouillées... Donc, une jeune femme de 26 ans- elle est persuadée que le jour où elle écrira un livre sur son père, ce livre impossible, elle ne pourra plus écrire puisque ce sera LE livre de sa vie. Partant du principe que « l'écriture ne dit jamais la vérité », Karine Tuil déambule alors dans cette histoire avec une jeune fille qui va se mur en garçon pour écrire la vie de son père, un père aussi héroïque que pervers, juif engagé auprès de la cause palestinienne, époux en apparence convenable qui installe sous le toit familial une Russe énigmatique, chirurgien humaniste aux pulsions suicidaires ou encore un éditeur vieillissant et amant tout emprunté des charmes discrets de la bourgeoisie. Et là, Karine Tuil va tricoter un roman multi-thèmes : le pouvoir, la judéité, le refoulement identitaire, la culpabilité, la manipulation... sans oublier une once de secrets, de mensonges et de chairs. A aucun moment au fil des pages de *La domination*, le récit ne baisse d'intensité, enveloppé de sentiments troubles qui cohabitent, qui s'entrechoquent. Une grande et belle leçon d'écriture !

©Serge Bressan

>A lire : *La domination*, de Karine Tuil. Grasset, 240 pages, 16,50 €.



Sylvie GERMAIN : « L'inaperçu »



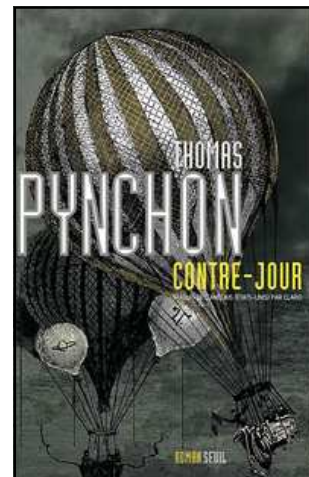
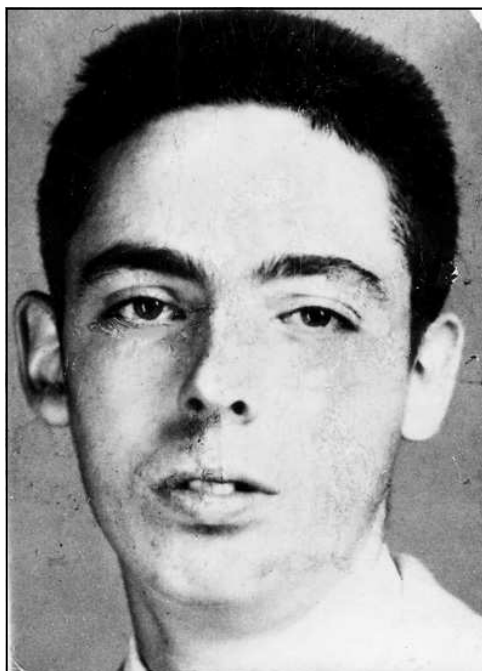
Sans tapage médiatique ni complaisance autour de son nombril, Sylvie Germain construit patiemment une œuvre littéraire. A ce jour et depuis 1985, une vingtaine de livres pour cette philosophe de formation- dont cette nouvelle pièce apportée à l'édifice : *L'inaperçu*, un roman qui brille par son ambition et sa grâce. Au fil du temps, l'auteure nous a (bien) habitués, avec une écriture élégante, raffinée, intelligente... et c'est toujours le cas avec *L'inaperçu*. Dans ce beau roman des tragédies humaines, donc, la question est posée : faut-il croire au Père Noël ? Mieux : qui est-il ? Bon, c'est vrai, là, on est dans une fable philosophique mais ce n'est jamais gnangnan, jamais prétentieux, encore moins pédant. Sylvie Germain maîtrise parfaitement l'art de la narration, ne s'emmêle à aucun instant dans son histoire ou ses personnages- c'est fluide, limpide.

Donc, nous voilà embarqués dans cette histoire avec une famille ordinaire, les Bérynx. Il y a le père- patriarche autoritaire ; les mères affairées ; les enfants fragiles, les secrets enfouis, les drames... Il y a, dans ces pages, des airs de François Mauriac, du meilleur d'Hervé Bazin... Et puis, il y a un autre personnage : Pierre Zébreuse. Lui, il vient se greffer sur la famille ordinaire. On ne sait d'où il débarque, qui il est... Marcheur ému par « quelques notes flûtées », il a vaincu le rire du malin, de la honte, de la souffrance, de la peur. Pour lui, la vie est une fête. On le découvre ange gardien, père adoptif- tous l'adoptent, sauf le patriarche Charlam. Et puis, voilà que Pierre disparaît- il ne laisse d'autres traces que celles entr'ouvertes chez chaque membre de la famille. De destins banals et suprêmement communs, Sylvie Germain dessine des portraits délicieusement, délicatement colorés. Il y a, dans l'écriture, de Sylvie Germain de l'aquarelle, des pastels. De l'élégance dans le trait et le délié, de l'empathie dans le plein. Les arabesques et pirouettes, elle laisse ça à d'autres- petits marquis et nobliaux de la chose littéraire ! ©S.B.



>A lire :
L'inaperçu,
de Sylvie Germain.
Albin Michel,
308 pages, 19 €.

L'homme invisible de la littérature américaine est de retour. Avec son sixième roman. Plus que jamais, c'est profus et échevelé. Et ça décoiffe sacrément...



>A lire :
Contre-jour,
 de Thomas Pynchon.
 Traduit par Claro.
 Seuil,
 1 218 pages, 35 €.

Thomas PYNCHON : « Contre-jour »

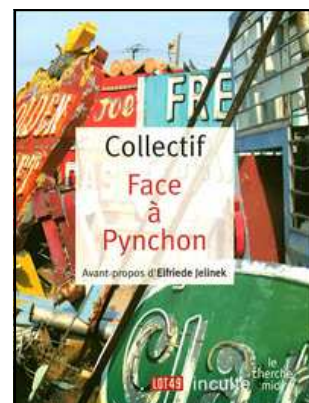
Un hurlement traverse le ciel, nous prévient-on. On nous dit aussi que la VF du nouvel et tant attendu roman de Thomas Pynchon est enfin disponible en librairie. Sûrement le plus important événement de cette rentrée littéraire automnale 2008- une preuve : concomitante à la parution de *Contre-jour*, la publication de *Face à Pynchon*, un ouvrage collectif qui tente d'éclairer un mystère prégnant dans le monde des livres depuis les années 1950... Oui, il existe un mystère Pynchon. Cet auteur américain n'accorde aucune interview, ne concède aucune apparition publique- ce qui, semble-t-il, est le lot des trois-quarts de l'humanité. On sait tout juste qu'il aurait 71 ou 72 ans, on croit savoir qu'il conduit une voiture japonaise de marque Datsun et qu'il aurait vécu en Californie. L'histoire littéraire le présente également comme le pape du postmodernisme américain, lui qui en près de cinquante ans n'a écrit, de *V* en 1963 à *Contre-jour*, que six romans et quelques nouvelles. Pour l'Autrichienne prix Nobel de littérature Elfriede Jelinek, « Thomas Pynchon est un homme que personne, dans le milieu littéraire américain, ne connaît personnellement. Il est impossible de le cerner autrement qu'à travers ses écrits ». Et d'ajouter : « Thomas Pynchon est un auteur qui prend TOUT pour objet... On peut le comparer à tous les auteurs

ayant déjà écrit quelque chose... Il serait sans doute plus important d'énumérer les composants de son œuvre qui prennent source dans son univers mental. Il est impossible, dans l'étendue quasiment incroyable de son savoir, de distinguer ce qui correspond à la réalité de ce qui est le fruit d'une imagination géniale... »

Une imagination qui, pour *Contre-jour*, impose à Thomas Pynchon l'écriture d'un livre de plus de 1 200 pages (le plus épais des six qu'il a écrits jusqu'alors) ! Un texte au long-cours, avec aucun temps mort, aucune faiblesse dans la narration... Il y a là mieux que du prodige ! Alors, comment résumer un texte aussi dense,

Suite page 15 .../...

>A lire :
Face à Pynchon.
 Collectif.
 Avant-propos
 d'Elfriede Jelinek.
 Le Cherche Midi,
 300 pages, 20 €.



.../... Suite de la page 14

une œuvre aussi foisonnante ? On se lance : ça débute en 1893 à Chicago à l'occasion de l'Exposition universelle, et 1 200 pages plus loin, on se retrouve au lendemain de la Première Guerre mondiale à Paris, dans les premières années 1920. Au fil des pages et des chapitres, surgissent l'Ouest américain, les troubles du Colorado, le New York du tournant du siècle, et aussi l'Europe, Londres et Göttingen, Venise et Vienne, les Balkans, l'Asie centrale en Sibérie au temps des mystérieux événements de Tunguska, le Mexique et la révolution, Hollywood et le cinéma muet... sans oublier (on est chez Pynchon !) « un ou deux endroits qui ne sont pas à proprement parler sur la carte du monde ».

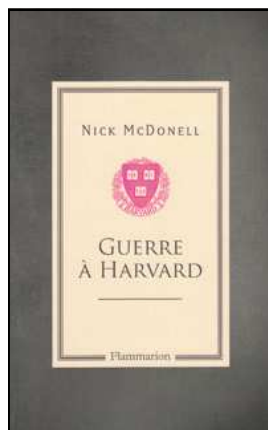
Des lieux, des périodes historiques mais aussi une multitude de personnages de fiction (des aéronautes, des espions, des scientifiques- fous, évidemment,...) qui côtoient quelques personnages historiques, parmi lesquels l'empereur François Ferdinand ou encore Groucho Marx. Et puis, et enfin, il y a la famille Traverse : Webb, le père, lui il est mineur, syndicaliste et as de la dynamite- il sera assassiné par les porte-flingues du magnat Scarsdale Vibe ; et ses quatre enfants Frank, Reef, Kit et Lake, touchés à jamais par la mort de leur père et prêts à tout pour le venger. Et puis, folie suprêmement délicieuse, l'histoire de *Contre-jour* est « survolée » par un groupe de jeunes aéronautes, la Confrérie des Casse-cou, qui, de là haut installés dans leur montgolfière, contemplent le développement planétaire de cette fiction décoiffante.

Auteur américain de *L'Arc-en-ciel de la gravité* (1973), roman de la seconde moitié du 20ème siècle qui a suscité le plus de commentaires, études et exégèses, Pynchon s'en est donné à cœur joie avec ce *Contre-jour* ultra-dantesque... Et comme dans chacun de ses cinq livres précédents, il y a, là encore, la quête sans fin. On notera aussi les mots du jazzman Thelonious Monk, qui ouvrent ce livre tout atteint par la grâce : « Il fait toujours nuit, sinon on n'aurait pas besoin de lumière ». Et encore ceux du romancier Percival Everett : « Lire Pynchon revient à faire de la spéléologie. Vous pourrez vous perdre, vous serez trempés, vous devrez amener votre propre lampe-torche et trouver votre propre sortie » Quel programme... Impossible d'y résister ! ©Serge Bressan

Avec Guerre à Harvard, le surdoué des lettres US Nick McDonnell raconte une jeunesse désenchantée

Le ton est vif. Prêt à l'aventure. Il domine *Guerre à Harvard*, le troisième livre de Nick McDonnell, surdoué des lettres américaines. Tout juste 24 ans, né à New York, il avait ébloui voilà six ans avec *Douze* (un texte écrit à 17 ans en une poignée de jours)- il y eut ensuite *L'Autre Frère*. Et maintenant cette *Guerre à Harvard*, roman acéré et, avec moins de cent pages, aussi rapide qu'une Blitzkrieg. D'ailleurs, en toile de fond du livre de McDonnell, il y a la guerre, la vraie, celle qui n'en finit pas en Irak. Et puis, sur le devant de la scène,

Nick McDONNELL : « Guerre à Harvard »



>A lire :
Guerre à Harvard,
de Nick McDonnell.
Traduit par
Samuel Sfez.
Flammarion,
96 pages, 12 €.

l'autre guerre, celle qui sévit à Harvard, haut lieu de la vie étudiante aux Etats-Unis. Là, il y a Mark-fondateur de Facebook ; Will engagé comme réserviste ; Quinn et Izzy, jeune couple à problèmes ; Jenny, fille aux cheveux roses ; Nick, le narrateur... Avec eux, on plonge dans la vraie vie du campus. La CIA ne se planque pas pour venir y recruter des « cerveaux ». Les soirées sont le plus souvent bien arrosées... Les jeunes étudiants baladent leur indifférence- parce qu'ils savent qu'ils seront l'élite de demain. De cette élite qui a décidé la guerre en Irak pour des raisons incertaines. Au fil des pages écrits par McDonnell, résonne une petite musique déjà entendue chez Bret Easton Ellis- ça percute, c'est toujours sans illusion, presque un art du cynisme. Une petite musique interprétée par une jeunesse, par une génération sans illusions, presque désenchantée. Et au cours du récit, on perçoit très nettement que McDonnell, jeune homme surdoué et de bonne conscience, se désole de cette jeunesse, de ses frères et sœurs de jeunesse trop nourris, quasi gavés de l'info intox à la sauce Fox News et des jeux vidéo apôtres de l'hyperviolence. D'une écriture froide et imbibée d'humour, *Guerre à Harvard* brille par ses portraits tout en esquisses et en suggestions. On ne perd pas de temps, c'est le tout là et maintenant... Mais Nick McDonnell, jeune homme vigilant, prévient : « Notre génération se rapproche de celle qui, dans les années 1960, a milité pour les droits civiques, contre la guerre au Vietnam. Et les élections américains cristallisent toute cette énergie politique ». Vraiment, les temps changent...

©S.B.

Poppy Z. BRITE : « Alcool »

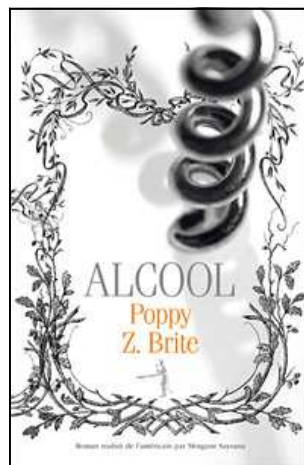
Avec Alcool, l'Américaine Poppy Z. Brite signe un des meilleurs livres de l'année 2008– avec pour base le monde de la cuisine. Sur la carte du resto: magouilles, bonnes recettes et coups de chance!



Quatre ans d'attente... et voici, enfin en VF, *Alcool* (*Liquor* en VO) de l'Américaine Poppy Z. Brite. Premier constat : même si l'attente fut longue, elle est récompensée par un de ces livres qui décapent, qui réjouissent, qui enthousiasment. Après *Recettes intimes de grands chefs* d'Irvine Welsh- un livre paru au printemps dernier, on a là avec *Alcool* ce qui restera l'un des grands livres de l'année, avec pour base le monde de la cuisine. Vite, on est prévenu avec Poppy Z. Brite : « La Nouvelle Orléans adore la picole. On aime boire, on aime l'idée de boire, on aime pête encouragé boie. Tu crois que tous ces drive-in qui débitent des daïquiris ne sont fréquentés que par des touristes ? Les touristes ne vont pas jusqu'en banlieue. Ce sont les locaux qui boivent tous ces daïquiris... » Et un des personnages d'*Alcool* de proposer « un menu entièrement basé sur l'alcool » !

Dans ce roman qui est annoncé comme l'ouverture d'une trilogie en cours, Poppy Z. Brite s'est donc lancée un joli défi : imaginer, en mots et phrases, un cocktail de désordres dans une ville vouée au culte de l'alcool. Bon, d'accord, on admettra que là, l'auteure s'amuse bien fort du politiquement correct, du moralement correct mais on sait depuis toujours que l'écriture ne supporte pas les cadres étriqués. Ça tombe bien parce Poppy Z. Brite, 41 ans, déjà remarquée pour *Âmes perdues*, *Sang d'encre* ou encore *Corps exquis* (un livre sulfureux à souhait), n'aime rien tant que le hors-cadre. Et la voilà qui nous présente ses deux personnages : Ricky et G-Man. Tous deux sont nés à La Nouvelle Orléans, amis depuis toujours et accessoirement cuisiniers à la rue. Leur idée fixe : se faire du fric. D'où le projet de monter ce resto où l'on ne servirait que des plats contenant un petit plus spiritueux. Bien sûr, dans *Alcool*, il y a magouilles, bonnes recettes et coups de chance- tout ça utile et nécessaire pour ouvrir ce fameux restaurant. Donc, on l'aura compris, contrairement à l'alcool, un livre à consommer sans aucune modération !

©Serge Bressan



>A lire :

Alcool,

De Poppy Z. Brite.

Traduit par Morgane Saysana.

Au Diable Vauvert, 476 pages, 20 €.

LE COUP DE COEUR -----

Ma JIAN : « Beijing coma »

Le dissident Ma Jian, exilé à Londres, publie Beijing coma - un des grands textes de cette rentrée littéraire



>A lire :
Beijing coma, de Ma Jian.
 Traduction de Constance de Saint-Mont.
 Flammarion, 612 pages, 23 €.

Pendant une quinzaine, en août dernier, les yeux du monde ont été tous rivés sur la capitale chinoise et ses Jeux olympiques. Participants et commentateurs ont été « encadrés »- une voix dissidente nous arrive en cette rentrée littéraire de Londres. C'est, en VF, *Beijing coma*, un livre épais et dense de Ma Jian. Tout simplement ce qui restera, à coup sûr, l'un des grands textes de cette saison littéraire 2008-2009. Auteur de réputation mondiale, Ma Jian a d'abord travaillé comme journaliste pour les syndicats chinois- il était persuadé que n'existait pas de meilleur moyen pour étouffer son rival. En 1987, après la parution d'un livre sur l'occupation chinoise au Tibet, il doit fuir pour Hong Kong. Début

d'exil. Et plein temps pour la littérature : *Chienne de vie*, *Les Chemins de poussière rouge* ou encore, en 2006, *Nouvelles chinoises* ou les paradoxes d'un géant maladroit qui s'éveille un pied dans le communisme le plus radical, l'autre dans le capitalisme le plus féroce. Et maintenant, *Beijing coma*... Avec une force narrative peu courante, Ma Jian propose à son lecteur un voyage très court dans le temps : le 4 mai 1989 et depuis un mois, des milliers d'étudiants occupent le place Tiananmen. Parmi eux, Dai Wei. Un soldat lui tire dessus- balle dans la tête, coma profond. Le corps du jeune homme devient prison ; l'âme se souvient... Le père dissident qui revient des camps ; le souvenir

des premières amours ; la conscience politique qui s'éveille... et dans le même temps, la perception de la vie qui continue autour de lui. Les visites de ses anciens camarades, la radio que sa mère laisse allumée... Ce coma, ça va durer dix ans. Et quand Da Wei sort de ce long tunnel, de cette longue parenthèse (absolument pas vide), la Chine a changé. Est-ce la réalité ? ou seulement une illusion ? (Œuvre forte de Ma Jian qui a nécessité pas moins de dix années d'écriture, *Beijing coma* est une formidable et indispensable auscultation de l'histoire, de la mémoire et de la liberté, triangle originelle de toute vie humaine...
 ©Serge Bressan